

**Cédric Eugène, pasteur de l'AEEI dans le Val d'Oise (Franconville et Sannois), a été l'orateur de notre retraite de rentrée, organisée dans les locaux de l'Église du Tabernacle à Paris. Son intervention, originale, profonde et pratique, nous a captivés ! Nous l'en remercions une seconde fois au nom des lecteurs des Cahiers...**

## **UNE LETTRE, UN CONTRASTE, UN REFLET** **2 CORINTHIENS 3.1-18**

« C'est une chose étrange à la fin que le monde », « Comme un chant d'espérance », tels sont les titres de deux des dernières œuvres de l'académicien Jean d'Ormesson. Il y raconte, à la manière d'une enquête métaphysique, l'extraordinaire histoire des origines de l'univers. Il s'interroge sur le big bang et sur la théorie de Darwin. Il montre de quelle manière les sciences et l'art façonnent l'humanité. Il s'interroge sur le sens de la vie et sur le rôle de Dieu. Quelle raison l'a poussé à écrire ces livres ? Il en donne lui-même la réponse : *« Une stupeur d'exister. [...] Oui, car cette stupeur d'exister pousse à se demander d'où l'on vient et où l'on va. Des questions éternelles...avant le big bang, qu'y avait-il ? Le néant ? Ou bien autre chose qui nous dépasse ? [...] Mais je dois avouer que je ne sais pas. J'espère que Dieu existe. Je côtoie tous les jours, d'un côté, des personnes persuadées que c'est le cas : Chateaubriand, Claudel, Péguy... ; de l'autre, des personnes convaincues du contraire : Marx, Sartre... Dans les deux cas, impossible d'obtenir la moindre preuve. J'aimerais y croire. Souvent j'en doute. Je doute de Dieu parce que j'y crois. Je crois en Dieu parce que j'en doute. Disons que... je doute en Dieu. Je me résous donc à ne pas choisir et me range dans le camp des agnostiques. »*<sup>1</sup> Avec le talent qui lui est propre, l'académicien se fait l'écho de questions éternelles. Si au moins Dieu avait laissé quelque preuve de son existence et de son activité... Est-il vraiment impossible d'en obtenir la moindre preuve ? Notre salut et notre relation avec le Christ sont décrits de bien des manières dans les Saintes Écritures : images, métaphores, analogies variées... Et il me semble que l'une d'entre elles mérite tout particulièrement que nous nous y arrêtions un instant. Il s'agit de la métaphore des chrétiens comme « lettre » écrite par le Christ lui-même. C'est sous la plume de l'apôtre Paul, au troisième chapitre de la seconde épître aux Corinthiens, que nous la trouvons. Je voudrais avec vous explorer cette métaphore.

### **UNE LETTRE DE CHRIST (2 CORINTHIENS 3.1-6)**

Au deuxième chapitre de l'épître aux Corinthiens, l'apôtre de Jésus-Christ vient de faire une comparaison entre lui-même et les faux docteurs, perturbateurs qui, s'étant immiscés dans l'Église, cherchaient à discréditer l'apôtre et entendaient y imposer leur autorité. Cette comparaison pouvait donner l'impression que Paul faisait l'éloge de son propre ministère, ce dont ses adversaires n'auraient probablement pas manqué de s'emparer. Était-ce le moins du monde la pensée de l'apôtre ? Loin de là ! C'est pourquoi il commence ce troisième chapitre par deux questions : « Commençons-nous de nouveau à nous recommander nous-mêmes ? Ou avons-nous besoin, comme quelques-uns, de lettres de recommandation auprès de vous, ou de votre part ? » De ces questions, nous déduisons que les faux docteurs et adversaires de Paul étaient arrivés à Corinthe munis de lettres de recommandation. D'où émanaient-elles ? Vraisemblablement d'autres Églises

---

<sup>1</sup>« Jean d'Ormesson, académicien : "C'est une chose étrange à la fin que le monde" », Revue le Pèlerin, n° 6679, <http://www.pelerin.com/L-actualite-autrement/Jean-d-Ormesson-academicien-C-est-une-chose-etrange-a-la-fin-que-le-monde>

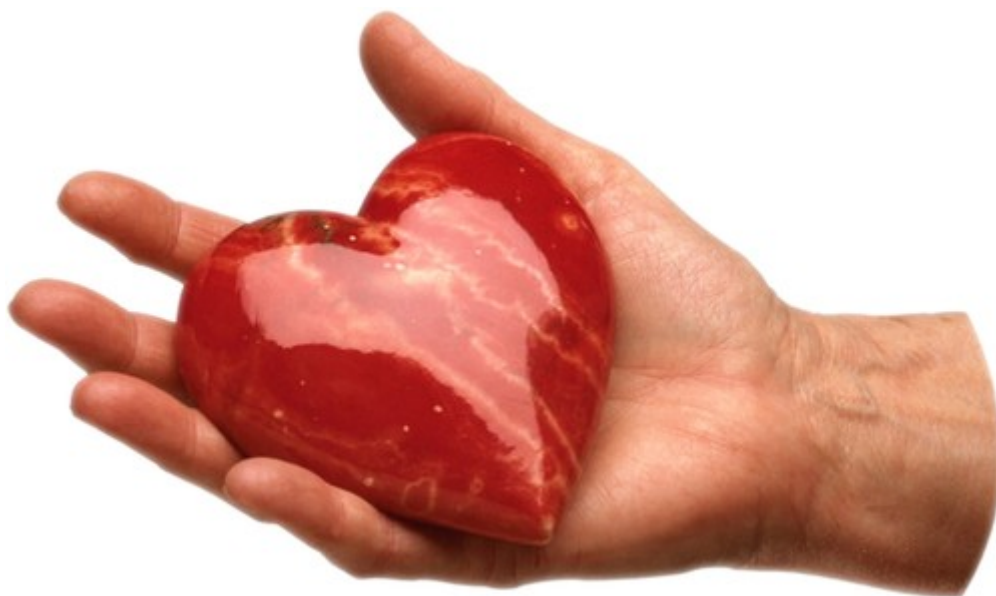
auxquelles ils les avaient demandées, de la même façon qu'ils s'en étaient fait remettre par les Corinthiens afin d'aller dans d'autres villes. La pratique des lettres de recommandation n'était en elle-même pas le problème. Elle était relativement courante et elle existe toujours aujourd'hui. Les chrétiens y avaient régulièrement recours, comme on l'observe en Actes 18.27, Romains 16.1 ou encore en Colossiens 4.10, pour attester la fidélité de ceux qui pouvaient s'en prévaloir. Ce n'est donc pas le procédé que l'apôtre voulait dénoncer, mais la façon dont ses adversaires s'en servaient pour imposer un enseignement et une conduite s'écartant de la vérité. Pour réfuter les propos de ces faux docteurs, Paul devait-il à nouveau produire les preuves de son apostolat auprès des Corinthiens ? Allait-il à son tour devoir produire des lettres de recommandation ? En avait-il besoin ? Certainement pas ! C'est ailleurs que se trouvaient ses lettres de créance. Évidemment, Paul aurait pu parler de sa conduite exemplaire et de tous les signes miraculeux qui accompagnaient son ministère en tous lieux où il se rendait. Il n'a pas manqué de le faire plus loin dans sa lettre au chapitre douze. Mais alors qu'il écrit ce troisième chapitre, une autre vérité lui paraît encore plus parlante : l'Église de Corinthe était elle-même sa lettre de recommandation et la seule dont il avait besoin pour authentifier la source divine de son ministère. En effet, qu'y a-t-il finalement de plus éloquent que des vies transformées par la prédication de la vérité ? Or voici ce qu'avaient connu les Corinthiens après avoir entendu la vérité prêchée par Paul : une véritable métamorphose. Ils s'étaient détournés des idoles pour se tourner dans la foi vers le Dieu vivant et vrai. Tout cela avait été rendu possible par la prédication de la vérité ; la prédication de la foi ; la prédication de la croix. *« Car je n'ai pas eu la pensée de savoir parmi vous autre chose que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié. Moi-même j'étais auprès de vous dans un état de faiblesse, de crainte, et de grand tremblement ; et ma parole et ma prédication ne reposaient pas sur les discours persuasifs de la sagesse, mais sur une démonstration d'Esprit et de puissance, afin que votre foi fût fondée, non sur la sagesse des hommes, mais sur la puissance de Dieu. »* (1 Corinthiens 2.2-5). Nous aurions bien tort de négliger la valeur d'une vie véritablement transformée dans son intellect, dans ses émotions, dans sa volonté : elle parle bien plus que de nombreux miracles. Une vie régénérée par la prédication de la croix devient une lettre vivante dont Christ est l'auteur, l'Esprit l'encre, le cœur le papier. Dans le cas des Corinthiens, Paul a été la plume utilisée par Dieu. Pouvait-il y avoir plus belle lettre de recommandation ?

La manière dont l'apôtre Paul parle de cette lettre vivante nous en dit long sur sa compréhension de ce qu'avaient vécu les Corinthiens. Pourquoi a-t-il choisi la métaphore de « tables de pierre » et de « tables de chair » si ce n'est parce qu'il y avait en arrière-plan de son discours des références à l'Ancien Testament telles que :

- Exode 31.18 : « Lorsque l'Éternel eut achevé de parler à Moïse sur la montagne de Sinaï, il lui donna les deux tables du témoignage, tables de pierre, écrites du doigt de Dieu. »
- Ezéchiel 11.19-20 : « Je leur donnerai un même cœur, et je mettrai en vous un esprit nouveau ; j'ôterai de leur corps le cœur de pierre, et je leur donnerai un cœur de chair, afin qu'ils suivent mes ordonnances, et qu'ils observent et pratiquent mes lois ; et ils seront mon peuple, et je serai leur Dieu. »
- Ezéchiel 36.25-27 : « Je répandrai sur vous une eau pure, et vous serez purifiés ; je vous purifierai de toutes vos souillures et de toutes vos idoles. Je vous donnerai un cœur nouveau, et je mettrai en vous un esprit nouveau ; j'ôterai de votre corps le cœur de pierre, et je vous donnerai un cœur de chair. Je mettrai mon esprit en vous, et je ferai en sorte que vous suiviez mes ordonnances, et que vous observiez et pratiquiez mes lois. »

- Jérémie 31.33 : « Mais voici l'alliance que je ferai avec la maison d'Israël, après ces jours-là, dit l'Éternel : je mettrai ma loi au dedans d'eux, je l'écrirai dans leur cœur ; et je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple. »

Quel moment extraordinaire que celui où Moïse reçut de Dieu les tables de pierre sur lesquelles était gravée la Loi ! Hélas, une grande majorité du peuple de l'ancienne alliance s'était attachée à la Loi au lieu de s'attacher au Dieu qui l'avait donnée. Or quand on s'attache à la Loi sans s'attacher de tout son cœur à son auteur, on ne peut que passer à côté de son but. En parlant de « cœurs de pierre », les Écritures font allusion à la fois à la Loi gravée sur la pierre et à des cœurs qui ne se seraient attachés qu'à celle-ci. Nous finissons toujours par ressembler à ce à quoi notre cœur s'attache. Un cœur qui ne s'attache qu'à la pierre, c'est-à-dire à la Loi gravée sur la pierre, pourrait-il devenir autre chose qu'un cœur de pierre, légaliste, insensible, inerte, incapable de faire la volonté de Dieu ? Mais grâces soient rendues à Dieu qui, par la bouche de ses prophètes, a annoncé une chose merveilleuse : Il ôtera le cœur de pierre et le remplacera par un cœur de chair, c'est-à-dire vivant et capable de L'aimer. C'est la nouvelle alliance prophétisée par Ezéchiel et Jérémie. À la lumière de ces versets, la conversion des Corinthiens était un accomplissement des prophéties vétérotestamentaires.



*Il ôtera le cœur de pierre et le remplacera par un cœur de chair.*

Leur conversion était la démonstration que la Loi de Dieu était désormais écrite sur leur cœur, eux qui s'étaient détournés des idoles et de leur vaine manière de vivre pour aimer Dieu ! La naissance de l'Église de Corinthe suite au ministère de l'apôtre Paul était une manifestation de la volonté de Dieu et de Sa puissance. Encore une fois, pouvait-il y avoir plus belle lettre de recommandation ? Nous rendons-nous seulement compte qu'en tant que chrétiens nous sommes une telle lettre ? Car c'est bien ce que nous sommes, si du moins Christ vit en nous : une lettre vivante attestant que le Dieu vivant qui avait parlé par les prophètes par le passé a accompli maintenant en Jésus-Christ ce qu'Il avait promis ! Nous sommes, tout comme les Corinthiens, une lettre dont Christ est l'auteur, l'Esprit l'encre et notre cœur le papier, destinée à être connue et lue par tous les hommes.

## UNE LETTRE ET UN CONTRASTE (2 CORINTHIENS 3.6-11)

Cette lettre qu'est le chrétien devrait par nature dresser un contraste. Il s'agit d'abord d'un contraste entre deux alliances. Le fait que l'apôtre Paul ait utilisé dans les cinq premiers versets l'image de « tables de pierre » et de « tables de chair » nous permet déjà de déduire que les adversaires de l'apôtre Paul annonçaient un autre Évangile, pétri de judaïsme. Les versets 6 à 11 nous le confirment. L'apôtre entreprend une comparaison entre l'ancienne alliance et la nouvelle : « Il nous a aussi rendus capables d'être ministres d'une nouvelle alliance, non de la lettre, mais de l'Esprit ; car la lettre tue, mais l'Esprit vivifie. » (2 Corinthiens 3.6). Ce verset a été diversement interprété :

- Certains ont vu dans « la lettre » le sens littéral de l'Écriture et dans « l'esprit », un sens plus profond du texte. Mais πνεῦμα (esprit) n'est jamais utilisé dans le Nouveau Testament pour désigner un sens plus profond. Par ailleurs, le contexte proche suggère plutôt d'y voir le Saint-Esprit (3.3, 8, 17-18). Cette interprétation ne cadre donc pas avec la démonstration de Paul.
- D'autres ont vu dans « la lettre » le texte écrit et dans « l'esprit » l'Esprit-Saint qui en est l'interprète. Sans l'œuvre de l'Esprit, le texte reste voilé. Nous ne pouvons qu'être d'accord avec cette dernière pensée. Cependant, l'apôtre Paul oppose fortement « la lettre » et « l'esprit », sans s'intéresser à la complémentarité à laquelle on s'attendrait si cette interprétation était la bonne.
- D'autres encore ont pensé à un contraste entre une conformité extérieure à la Loi de Moïse et une conformité intérieure. « L'esprit » serait la conformité intérieure à la Loi de Moïse. Il est vrai que le contexte proche souligne la dynamique intérieure de la nouvelle alliance. Toutefois, cette interprétation ne rend pas suffisamment compte du fait que la Loi, qui était « glorieuse » pendant un temps, a perdu son éclat devant une gloire qui lui est bien supérieure, c'est-à-dire celle de la nouvelle alliance.

Il nous semble qu'une interprétation préférable consiste à observer que Paul dresse un contraste entre les caractéristiques des deux alliances. Le mot « lettre » signifie « la vie par la Loi sous l'ancienne alliance » ; le mot « esprit », « la vie par le Saint-Esprit sous la nouvelle alliance » dont Paul a été fait ministre. Cette interprétation nous semble davantage rendre compte de l'ensemble du contexte. L'ancienne alliance est caractérisée par la Loi gravée sur des tables de pierres et transmise à Moïse, quand la nouvelle alliance est, elle, caractérisée par la Loi écrite par l'Esprit dans les cœurs. Le ministère de l'ancienne alliance était un ministère de condamnation et de mort tandis que celui de la nouvelle est un ministère de justice et de vie. Dans le contexte polémique contre ses adversaires judaïsants, l'apôtre ne cherche pas à dénigrer l'ancienne alliance, il lui suffit de mettre en relief la nouveauté et la supériorité de la nouvelle alliance dont Christ est le médiateur et le fondement. Car comme il l'a affirmé, l'ancienne alliance était glorieuse. Lorsque Moïse a reçu de Dieu les deux tables de pierre, c'est la bonne nouvelle de la Loi qu'il a reçue de la main de Dieu ! C'est par la Loi que nous comprenons à quel point Dieu est autre que nous. C'est par elle que nous commençons à saisir la sainteté et la justice divines, afin que naisse en nous cette crainte qui est le commencement de la sagesse. Par la Loi le peuple pouvait percevoir à quel point Dieu désirait vivre au milieu de lui. Par la Loi le peuple apprenait comment il convenait de s'approcher de Dieu. C'est aussi par la Loi que l'homme se rend compte du point auquel son cœur est tortueux, égoïste,

mauvais, éloigné des voies du Dieu saint. L'homme peut ainsi sortir d'une autosatisfaction illusoire. Il fallait la Loi pour que ces choses soient rendues manifestes. La Loi en elle-même est bonne et sainte, comme l'écrit Paul au septième chapitre de son épître aux Romains. Cependant, dans ses effets, la Loi est mortelle. Elle mène à la mort dans la mesure où elle déclare ce que Dieu demande en matière de justice sans donner la force nécessaire aux hommes pécheurs pour l'accomplir. Puis elle prononce sa condamnation à mort sur tous ceux qui la transgressent.

Tout au contraire, la vie par l'Esprit sous la nouvelle alliance communique la justification et la vie. Ce résultat ne peut être atteint par la prédication de la Loi comme le faisaient les adversaires judaïsants de Paul. Seule la prédication de la foi, la prédication de la croix, peut amener quelqu'un à cette vie par l'Esprit. Cela souligne la gloire du ministère de l'apôtre Paul et la gloire du message inscrit dans le cœur des Corinthiens et que tous pouvaient lire. La Loi est désormais gravée dans des cœurs régénérés par le ministère de l'Esprit. Ceci est rendu possible par l'œuvre du Christ menée à bien selon la volonté du Père, afin que ses exigences soient accomplies en nous qui marchons non comme des gens livrés à eux-mêmes, mais par l'Esprit. Nous voici, nous, chrétiens, lettre de Christ démontrant la supériorité de sa gloire sur celle de l'ancienne alliance, et non seulement sur l'ancienne alliance, mais également sur tout ce que l'homme peut appeler religion ou philosophie. Une religion se conçoit généralement comme un système de pratiques et de croyances propre à une communauté.



*Tout cela avait été rendu possible par la prédication de la croix.*

La religion est le « fait de s'occuper d'une nature supérieure que l'on appelle divine et de lui rendre un culte » selon sa première définition proposée par Cicéron ([Cicéron](#), *De l'invention oratoire*, II, 53 : « *Religio est, quae superioris cuiusdam naturae, quam divinam vocant, curam caerimoniamque affert* ».) Le rapport entre l'homme et la divinité dépend de la capacité de l'homme

à satisfaire aux exigences de cette dernière. C'est ainsi que toute religion se heurte à un même constat : l'absence de certitude d'avoir fait suffisamment de bonnes œuvres pour être reçu en grâce. Quelle espérance y a-t-il alors dans la religion ? Aucune. Mais alors pourquoi tant de personnes s'y perdent-elles ? C'est une chose étrange à la fin que ce monde ! Mais voici, la lettre que nous sommes vient annoncer la Bonne Nouvelle du salut en Jésus-Christ seul, par la grâce seule, par la foi seule, pour une espérance vivante, en vue d'un héritage qui ne peut ni se corrompre, ni se souiller, ni se flétrir, lequel nous est réservé dans les cieux. Ce qui nous unit au Christ n'est pas une religion, ni une philosophie, aussi raffinée soit-elle, mais une relation vivante, spirituelle, éternelle et sûre.

### UNE LETTRE ET UN REFLET (2 CORINTHIENS 3.12-18)

Ce qui a fourni à l'apôtre les pensées qu'il a développées à partir du verset 7, c'est l'expérience solennelle et mystérieuse que vécut Moïse et qui nous est rapportée en Exode 34.29-35 :

« Moïse fut là avec l'Éternel quarante jours et quarante nuits. Il ne mangea point de pain, et il ne but point d'eau. Et l'Éternel écrivit sur les tables les paroles de l'alliance, les dix paroles. Moïse descendit de la montagne de Sinaï, ayant les deux tables du témoignage dans sa main, en descendant de la montagne ; et il ne savait pas que la peau de son visage rayonnait, parce qu'il avait parlé avec l'Éternel. Aaron et tous les enfants d'Israël regardèrent Moïse, et voici la peau de son visage rayonnait ; et ils craignaient de s'approcher de lui. Moïse les appela ; Aaron et tous les principaux de l'assemblée vinrent auprès de lui, et il leur parla. Après cela, tous les enfants d'Israël s'approchèrent, et il leur donna tous les ordres qu'il avait reçus de l'Éternel, sur la montagne de Sinaï. Lorsque Moïse eut achevé de leur parler, il mit un voile sur son visage. Quand Moïse entrait devant l'Éternel, pour lui parler, il ôtait le voile, jusqu'à ce qu'il sortît ; et quand il sortait, il disait aux enfants d'Israël ce qui lui avait été ordonné. Les enfants d'Israël regardaient le visage de Moïse, et voyaient que la peau de son visage rayonnait ; et Moïse remettait le voile sur son visage jusqu'à ce qu'il entrât, pour parler avec l'Éternel. »

Après avoir passé 40 jours dans une profonde intimité avec le Seigneur sur le Sinaï, Moïse redescendit rejoindre le peuple. Son visage resplendissait tel un reflet de la gloire céleste qu'il avait contemplée. Paul voyait dans cette gloire céleste et passagère sur le visage du médiateur de l'ancienne alliance, un symbole saisissant et juste du ministère même de celui-ci. Ce ministère était certes glorieux, mais celui de la nouvelle alliance l'est bien plus encore. En termes de gloire, comparer l'ancienne et la nouvelle alliance, c'est un peu comme comparer la lune et le soleil. En pleine nuit, la lune est glorieuse, mais en plein jour, quand brille le soleil, sa gloire pâlit. En outre, l'apôtre prend soin de rappeler le caractère passager de la clarté dont rayonnait le visage de Moïse, symbole d'un ministère qui ne serait que temporaire.

La nouvelle alliance procure la justification, la vie, une gloire éternelle... Quelle espérance et quelle assurance pour ceux qui en sont les ministres ! L'apôtre Paul ne faisait donc pas comme Moïse qui se voilait le visage afin que les Israélites ne voient pas la fin de ce qui était passager. Mais de quelle fin s'agissait-il au juste ? De la fin comme d'un but ? Faut-il alors comprendre que les Israélites ne devaient pas encore voir le but vers lequel tendait l'ancienne alliance ? Cette interprétation est possible mais serait tout de même étonnante, même en tenant compte du caractère

progressif de la révélation. S'agissait-il de la fin comme d'un achèvement ? Moïse aurait voilé son visage afin que les Israélites ne voient pas la disparition de la gloire qui était sur son visage. Les Israélites étaient un peuple difficile à diriger et l'expérience que vivait alors Moïse s'est produite juste après l'épisode du veau d'or où le peuple avait démontré la rapidité avec laquelle il pouvait tomber dans l'idolâtrie et s'éloigner du Dieu vivant. La gloire qui rayonnait sur le visage de Moïse était le signe de la faveur divine à son égard. Il ne se couvrait le visage qu'une fois les instructions divines transmises au peuple qui, en voyant la peau de Moïse rayonner, était rempli de crainte et attentif à ses paroles. En ne sachant pas que le rayonnement s'estompait, le peuple restait certainement dans une crainte qui lui était bénéfique. L'apôtre Paul semble mettre en contraste son assurance, fruit de la gloire éternelle qui est attachée à son ministère, et le manque d'assurance de Moïse, conséquence de la gloire passagère attachée au sien. Hélas ! Paul constate que ce voile qui était alors sur le visage de Moïse est devenu un voile demeurant sur le cœur des Israélites. Dans leur endurcissement, ils sont incapables de discerner que la gloire de Moïse s'est définitivement évanouie dans la lumière de Jésus. Ils se privent ainsi de la grâce qui leur est offerte. Quelle grâce ? Autrefois, seul Moïse pouvait entrer dans la présence de Dieu et contempler sa gloire. Dans ce face à face, il avait découvert l'amitié divine, la beauté et la bonté de son Dieu. Mais, désormais, quiconque se tourne dans la foi vers le Seigneur entre dans ce face à face, dans cette amitié, dans la contemplation du Dieu éternel. Par la voie nouvelle et vivante inaugurée par le Christ, nous nous approchons de Dieu avec un cœur sincère, dans la plénitude de la foi, les cœurs purifiés d'une mauvaise conscience, et le corps lavé d'une eau pure. Se tourner vers le Seigneur, c'est vivre désormais non plus la vie par la Loi comme dans l'ancienne alliance, mais la vie par l'Esprit dans la nouvelle. Car c'est dans cette vie que se trouve la liberté. Il n'y a plus ni esclavage du péché, ni condamnation, ni crainte d'être seul, ni désespoir, ni besoin de tout maîtriser, ni crainte de la vie, ni crainte de la mort. Celui qui se tourne vers le Seigneur comprend jour après jour ce que signifie l'expression « Bonne Nouvelle de Jésus-Christ ».



*Quiconque se tourne dans la foi vers le Seigneur entre dans ce face à face, dans la contemplation du Dieu éternel.*

Les yeux de son cœur illuminés, il découvre progressivement l'espérance qui s'attache à l'appel de Dieu, la richesse de la gloire de son héritage qu'Il réserve aux saints, l'infinie grandeur de sa puissance, la richesse de l'amour dont Il a aimé le monde, l'infinie richesse de sa grâce envers nous. Il se met à vivre quelque chose de ce qu'a vécu Moïse : il respandit de la splendeur de Christ. Lorsque les yeux de notre cœur contemplant Dieu en Jésus, nous nous mettons à Le refléter. Car nous finissons toujours par ressembler à ce à quoi notre cœur s'attache ! Le reflet de Christ en nous n'est pas une lumière sur notre visage, c'est une lumière dans notre cœur, une lumière qui change tout. Ce n'est pas non plus une imitation extérieure comme si nous imitions les gestes d'un autre, c'est la vie du Saint-Esprit qui agit en nous. Nous sommes intérieurement métamorphosés en la même image de sainteté, d'humilité, d'amour du Père, d'amour du prochain. Il faut se le dire : voir Dieu sur la face du Christ, c'est mourir, mourir à notre ancienne manière de vivre, mourir à nos raisonnements superficiels, mourir à nous-mêmes. Voir Dieu sur la face du Christ, c'est mourir... mais mourir pour vivre ; vivre à une vie nouvelle dont le Christ lui-même est l'exemple suprême. C'est vivre pour de vrai et non plus simplement exister ! À mesure que nous le contemplons, nous diminuons pour Le laisser croître. Notre monde nous a, nous, mais il a besoin de Le voir, lui. Peut-être savez-vous ce qu'est la graphologie ? C'est une technique d'analyse de l'écriture qui affirme pouvoir déduire systématiquement les caractéristiques psychologiques d'un individu à partir de l'observation de son écriture. Notre monde, en nous observant, fait l'œuvre d'un graphologue. Il cherche dans le reflet, dans la lettre vivante, la personnalité de son auteur. La personnalité du Christ se lit-elle dans la lettre que vous êtes ? Quand ceux qui nous entourent nous lisent, que découvrent-ils ? « Nous tous qui, le visage découvert, contemplons-reflétions comme dans un miroir la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image, de gloire en gloire, comme par le Seigneur, l'Esprit. » Combien nous avons besoin d'arrêter nos regards sur Jésus dans des moments de lecture et de méditation de sa Parole, dans des moments de vivantes prières, dans nos activités diverses, dans les circonstances que nous rencontrons. Cela demande de prendre le temps, certes.



*Arrêter nos regards sur Jésus dans des moments de lecture et de méditation de sa Parole.*

Le verbe « contempler-refléter » (κατοπτρίζομενοι) du verset 18, est employé à la voix moyenne, celle qui exprime la participation du sujet comme intéressé personnellement à l'action. Cela change la réceptivité passive en réceptivité active. Le sujet, c'est « nous tous ». Nous



contemplons et reflétons, comme dans un miroir, la gloire du Seigneur. Les miroirs de l'époque de Paul étaient des plaques de métal poli reflétant toujours une image plus ou moins déformée. Mais plus nous contemplons le Seigneur et plus nous le reflétons fidèlement. Plus nous Le reflétons fidèlement, plus la lettre que nous sommes gagne en clarté et en force de persuasion. Mais ce temps, le prendrons-nous ? Ne nous laissons pas entraîner par le rythme de vie effréné du siècle présent. Rachetons le temps, saisissons-le ! Ne vous découragez pas non plus à la vue du travail qu'il reste à faire en vous. Peut-être avez-vous parfois l'impression que les autres sont métamorphosés tandis que vous non. Permettez-moi de souligner un élément fort instructif de l'expérience de Moïse : « il ne savait pas que la peau de son visage rayonnait parce qu'il avait parlé avec l'Éternel. » Nous ne sommes pas toujours les premiers à constater l'œuvre du Seigneur dans notre propre cœur. Cependant, ceux qui nous entourent la remarquent. Nous serons parfois surpris de les entendre nous dire « tu as changé ». Le visage de Moïse rayonnait *parce qu'il* avait parlé avec l'Éternel. Bien qu'implicite, il y a également un lien logique en 2 Corinthiens 3.18. Ce verset ne parle pas d'une éventualité mais d'une certitude. Celui qui prend le temps de contempler Jésus, celui-là, n'échappera pas à cette règle bénie : il deviendra un reflet dont l'éclat ne cesse de grandir. Cette métamorphose est graduelle. Le début du verset met l'accent sur notre participation à cette œuvre. La fin attire l'attention sur l'agent qui la produit : l'Esprit Saint. Le temps des verbes, quant à lui, souligne la nécessaire permanence de cette interaction constante entre le Saint-Esprit et nous.

Quels instants merveilleux et bénis que ceux des études de théologie ! Au-delà des notes et des diplômes, c'est du temps mis à part pour arrêter le regard sur Celui qui nous a tant aimés ! Car après tout, n'est-ce pas une passion pour le Christ qui nous a poussés à entreprendre de telles études ? Alors, que chaque cours alimente cette passion ! Nous nous mettrons à contempler Jésus lors d'un cours d'histoire de l'Église où nous Le verrons Maître de l'Histoire. Nous Le contemplerons dans un cours de dogmatique où nous redécouvrirons à quel point ses perfections dépassent notre entendement. Nous nous mettrons à Le contempler au moment du repas lorsque, jetant un coup d'œil tout autour, nous observerons la diversité culturelle représentée par les étudiants tel un avant-goût du « toute tribu, toute langue, tout peuple, et toute nation » eschatologique. Chaque instant ainsi vécu avec Jésus devient tout autre. Oui, nous sommes une lettre de Christ adressée à notre monde afin d'attester l'efficacité et la gloire de son œuvre. C'est en Le reflétant que le message que nous portons éclaire le monde. Et c'est en Le contemplant que nous le refléterons fidèlement. C'est une chose étrange à la fin que ce monde, mais Jésus n'a pas demandé au Père que nous en soyons ôtés. Au contraire, Il nous y a laissés afin que nous y soyons sa lettre ; une lettre qui dresse un contraste ; une lettre qui présente son reflet. Il nous a laissés dans ce monde où nous devenons lettre de foi, d'espérance et d'amour. Que la gloire de Celui qui nous a appelés nous remplisse d'assurance afin que nous nous laissions lire par ceux qui nous entourent. Et si l'un de nous, seul, n'est qu'un faible indice de l'existence de Dieu et de son ineffable amour, à nous tous ne serons-nous pas un faisceau d'indices concordants ? Quelques-uns, c'est certain, iront jusqu'au bout de la lecture et nous aurons la joie de les voir un jour à nos côtés, dans les cieux. Et dans les cieux, que ferons-nous ? Les regards arrêtés sur notre Dieu, nous Le contemplerons encore et toujours.

Cédric EUGÈNE

**Sur le Bloc-Notes de la direction :**

## **À Charlie : un hommage raisonné**

Après la stupeur, l'étonnement. La stupeur d'abord, devant des actes de barbarie commis en plein jour, en plein Paris, en dépit d'un degré d'alerte déjà élevé des forces de l'ordre. Une stupeur assurément accentuée par la notoriété considérable des victimes. Les plus médiatisés des dessinateurs assassinés, Cabu et Wolinski, étaient depuis des décennies des figures emblématiques de l'hédonisme hérité de soixante-huit. Leur bonhomie, leur talent, leur longévité, leur avaient valu d'innombrables absolutions. Corrosifs mais inoxydables, les pourfendeurs de toute autorité et de tout magistère étaient eux-mêmes devenus... de quasi institutions... Le motif d'étonnement, ensuite, c'est que ce drame, porté à son paroxysme par les assassinats de Montrouge et de la Porte de Vincennes, se dénoue en une communion patriotique quasi religieuse, au point d'arracher des larmes aux CRS les plus cuirassés. Ceux-là même que *Charlie* agonisait d'horreurs ! La foule immense, fraternelle, a donc dominé ses peurs et battu le pavé pour rendre hommage aux disparus et défendre ses « valeurs ». Sans que l'on sache très précisément, d'ailleurs, en quoi consistaient ces valeurs. Le mot d'ordre officiel parlait de défense de la liberté d'expression. Mais n'était-il pas paradoxal de voir les plus hautes autorités de l'État, présentes et passées, manifester pour une liberté dont l'État lui-même est en principe le garant ? En l'espèce, ce n'était pas la liberté d'expression qui était menacée, mais l'innocuité de celle-ci, et notre capacité collective à la faire prévaloir en face d'individus malveillants et armés jusqu'aux dents...

Évangéliques, nous ne pouvons qu'être très sensibles aux entraves mises à la liberté d'expression, que cette expression utilise le support de la presse ou passe par la parole publique. Nos devanciers, en d'autres siècles, ont parfois payé de leur vie, de leur liberté ou de leur tranquillité le fait d'énoncer paisiblement quelles étaient leurs convictions. Aujourd'hui même, en bien des pays du monde (cf. l'index mondial de la persécution publié par l'association *Portes Ouvertes*), nos semblables expriment leur foi au prix d'un risque vital. Mais nous sommes aussi, en tant que témoins de l'Évangile, attachés au respect des convictions qui ne sont pas les nôtres. Comment pourrions-nous espérer convaincre sans manifester, en premier lieu, une écoute respectueuse ? C'est bien là une première limite de notre identification possible à *Charlie*. Il est évidemment contre-productif, pour convaincre quiconque de quoi que ce soit, de commencer par le brutaliser dans ses idées. Or *Charlie* a fait son fonds de commerce, non seulement de la satire politique, légitime à l'égard de professionnels équipés pour la subir, mais de la dérision au besoin injurieuse dirigée contre tous les pouvoirs et toutes les institutions, réels ou supposés. Avec les religions pour têtes de turc (si l'on peut dire...) et le blasphème pour friandise. Ce n'est pas le moindre des paradoxes comiques de ces tristes journées de janvier, que les cloches de Notre-Dame aient salué la disparition des contempteurs les plus virulents de tout ce qui portait mitre ou chasuble... Saluons la grandeur d'âme de nos amis catholiques ! Mais il faut une culture du self-control... et le prodige d'une religion qui enseigne l'amour des ennemis pour que l'injure et le mépris ne produisent pas des fruits amers. La liberté d'expression, en réalité, est belle et bien bornée comme le sont toutes les libertés humaines, quel que soit l'état de la société : si la notion de blasphème est juridiquement périmée dans nos sociétés laïques (bien que la législation d'Alsace Moselle ne l'ait pas formellement abrogée !), la loi elle-même, par exemple, interdit l'expression de propos susceptibles d'inciter à la haine.

Rudes considérations pour un début d'année ! Un verset des Proverbes me paraît particulièrement réconfortant dans un contexte aussi pesant : « le méchant fait une œuvre qui le trompe » (11.18). Voilà une vérité nécessairement vraie dont la confirmation se produit sous nos yeux. Les assaillants voulaient venger le Prophète en tuant *Charlie*, nuire à l'État d'Israël et, peut-être aussi, terroriser un public occidental considéré comme irrémédiablement couard et dégénéré. Or *Charlie*, qui était au bord de la faillite, fait le plein d'abonnés et se trouve relancé pour plusieurs années ; en outre, alors l'occupation juive de la terre de Palestine est une abomination à leurs yeux, la « montée » des Juifs de France vers Israël est encouragée par ce drame même ; enfin, la population française elle-même se montre capable d'un sursaut de dignité...

Une victime collatérale, minime certes, de la tragédie que nous venons de vivre mérite encore d'être signalée : le rituel des vœux lui-même ! Les vœux insoucients échangés avant le 7 janvier nous paraissent se rattacher à une autre époque, et le contrecoup du choc nous porte à une gravité qui n'est guère de saison. Que le Seigneur, cependant, renouvelle notre enthousiasme à le suivre et le servir. Qu'il nous donne de vivre 2015 dans un esprit de prière les uns pour les autres, et qu'il nous réconforte aux jours de tristesse : « le méchant fait *toujours* une œuvre qui le trompe »...

J.E. Blocher